

20231025 La Croix

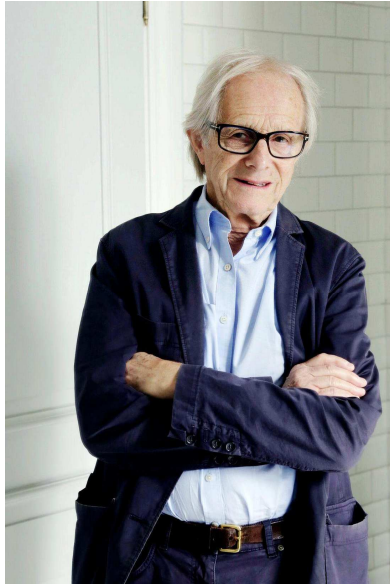
<https://journal.la-croix.com/reader/4fe75a06-7379-4938-89e9-9d51f48cfb5c?ojd>

Culture

entretien

« Solidarité avec le pape sur le drame des migrants ! »

Recueilli par Stéphane Dreyfus



Ken Loach lors du 67^e Festival du film de Saint-Sébastien, en 2019. - Claude Medale/Corbis via Getty Images

Ken Loach Réalisateur Le cinéaste britannique revient avec un magnifique long métrage, rempli d'espoir, sur l'accueil mouvementé de migrants syriens dans une ancienne cité minière du nord-est de l'Angleterre. Toujours aussi militant, il livre ici ses convictions fortes sur son métier de réalisateur, la fraternité ouvrière et les racines du racisme.

Après Moi, Daniel Blake (2016) et Sorry We Missed You (2019), c'est le troisième film que vous tournez dans le nord-est de l'Angleterre. Est-ce la fin d'une trilogie sur cette région ?

Ken Loach : Ce n'était pas pensé comme tel, mais ça l'est devenu car cette région concentre beaucoup des problèmes qui traversent mon pays. Le premier film évoquait l'évolution kafkaïenne de l'aide sociale. Puis nous avons abordé ce qu'était devenu le travail avec l'ubérisation.

Dans *The Old Oak*, nous voulions, avec mon scénariste Paul Laverty, parler des anciennes cités minières, car elles incarnent parfaitement la mort de la vieille industrie sans que rien ne soit fait pour la remplacer. Quand le puits ferme, tout ferme : les commerces, les écoles, les bibliothèques, les églises. Il ne reste rien.

Cette région a voté massivement pour le Brexit en 2016 puis pour Boris Johnson et l'Ukip en 2019. Est-ce la raison pour laquelle vous étiez intéressé par ce sujet dans cette région ?

K. L. : C'est l'une des raisons, mais pas la seule. Je crois, par ailleurs, que cette information a été exagérée : c'est surtout la classe moyenne, la « Little England », qui a voté en faveur du Brexit. Certaines régions ouvrières ont voté pour, mais pour s'opposer au gouvernement.

Nous cherchons dans ce film à comprendre à quel moment commence le racisme. On ne naît pas racistes. Certains, qui se sentent abandonnés, ont des raisons de l'être. Les conservateurs, mais aussi Tony Blair, ont consciemment laissé pourrir la classe ouvrière. Quand cette colère se tourne vers les étrangers, elle est encouragée par certains politiciens qui veulent diviser pour mieux régner. La ministre de l'intérieur britannique, Suella Braverman, a parlé récemment d'un « ouragan » de réfugiés qui va frapper le pays, d'une invasion par des « nuées de migrants », comme s'ils étaient des sauterelles !

Sur cette question, chaque personnage suit une trajectoire complexe dans votre film.

K. L. : Les gens changent au cours de l'histoire. Ils commencent par des doléances communes : nos maisons sont trop petites, les services publics sont partis, nous n'avons pas d'espoir. Cela amène certains d'entre eux, parmi les plus jeunes, à être hostiles à l'arrivée des réfugiés, quand d'autres l'acceptent, se souvenant de la vieille solidarité minière bâtie lors des luttes sociales.

Le pub est un vrai personnage du film : centre des débats, il concentre aussi la mémoire ouvrière. N'avez-vous pas craint de muséifier ce lieu et cette mémoire ?

K. L. : Non, car *The Old Oak* est proche de la réalité. Il n'y a plus beaucoup d'espaces publics comme ce pub, mais leurs murs sont effectivement recouverts de photos des mines. Le passé y est très présent. Les disputes entre les groupes sont aussi inspirées de la réalité, notamment quand ils évoquent les grandes grèves des années 1980. « *Ton père était un jaune ! Tu brises notre solidarité* », lance l'un des personnages. Quarante ans après, il y a encore des familles divisées et qui ne s'adressent plus la parole car l'un de leurs membres a brisé la grève.

Comment rendez-vous les personnages aussi humains, aussi réels ?

K. L. : Le scénario est le plus important. Paul Laverty y travaille dur, j'y travaille avec lui. Le travail du réalisateur est de donner vie à cette histoire et ses personnages pour que cela semble spontané, pour que vous ayez l'impression d'assister à une scène qui n'a jamais eu lieu auparavant. Nos films ne coûtent pas cher et nous avons des soutiens financiers solides, ce qui nous donne la liberté de trouver des acteurs auxquels on croit. Si vous devez chercher une star, c'est fichu parce que les spectateurs n'y croiront pas.

Nous mêlons donc les acteurs amateurs à d'autres, plus expérimentés. Quand on les rassemble, on voit comment ils s'entendent. A-t-on envie d'être avec eux, de les regarder, de partager leurs peines et leurs joies ? On filme ensuite les séquences dans l'ordre chronologique. On leur laisse le temps de s'approprier le scénario, parfois en disant les répliques avec leurs propres mots. Afin de préserver la tension des scènes, ils ne découvrent toutefois l'histoire qu'au fur et à mesure du tournage. Ce n'est pas un truc, nous filmons juste la surprise. C'est la chose la plus dure à jouer pour un acteur. Si cela fonctionne, cela crée une énergie folle.

Un film doit-il communiquer de la colère ?

K. L. : Oui, absolument. C'est la raison pour laquelle la fin est si importante. Le « happy ending » traditionnel à Hollywood est erroné et on ne peut pas s'en contenter. La fin doit suivre la logique de l'histoire. À la fin de *The Old Oak*, tout n'est pas résolu, loin de là, même s'il y a eu des accomplissements qui donnent de l'espoir.

Certaines des critiques disent d'ailleurs que votre cinéma s'est attendri, du fait de l'espoir que vous laissez entrevoir...

K. L. : C'est une vision typiquement bourgeoise, qui ne veut pas voir la longue tradition de solidarité ouvrière. Ces critiques ne considèrent les ouvriers que comme des victimes qu'il faut aider en étant charitables. Mais ce sont les mêmes qui râlent quand il y a une grève...

Le pape François, que vous avez rencontré en juin au Vatican, a dénoncé, lors de sa visite à Marseille le mois dernier, le « fanatisme de l'indifférence » à l'égard du drame des migrants. Qu'en pensez-vous ?

K. L. : Solidarité avec le pape ! Les migrants se noient : qui peut être indifférent ? Il est de notre devoir de les aider. Le pape a réaffirmé que les droits de la terre et du travail doivent être respectés. Il a aussi parlé de la nécessité de redécouvrir la vérité révolutionnaire des évangiles. N'y est-il pas écrit qu'« *il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu* » ? Comment devient-on riche ? Non pas en étant charpentier, mais en gagnant de l'argent sur le travail d'autrui. Cela a un long écho dans la tradition chrétienne anglaise, qui défie la notion de propriété et dénonce l'exploitation du travail de l'homme par l'homme.



Toute l'humanité du monde

The Old Oak ****

de Ken Loach

Film britannique, français et belge, 1 h 53

C'est sans doute l'ultime long métrage de Ken Loach, qui souffre à 87 ans de problèmes de vue. Mais il décroche en beauté en abordant la question de l'accueil des réfugiés à l'échelle d'un village anglais miné par le chômage. Le patron du pub du coin, The Old Oak (« Le vieux chêne »), carrure de bûcheron et âme fendue, aide les nouveaux arrivants. Ce qui ne plaît pas à tout le monde... Jamais manichéen, le scénario montre bien les raisons de chacun de repousser ou de soutenir les réfugiés. On rit et on pleure avec ces personnages dont l'humanité est mise à rude épreuve. Un film salutaire, qui apporte des réponses concrètes à une actualité brûlante, de l'autre côté de la Manche comme du nôtre.

Stéphane Dreyfus